

UNE GRANDE AMIE DE BEETHOVEN :
LA COMTESSE THÉRÈSE BRUNSVIK DE KOROMPA

L'année 1927 a attiré l'attention du monde musical sur la figure de la Comtesse Thérèse BRUNSVIK. Cette dame pure et angélique avait été dans sa jeunesse l'élève et l'amie de BEETHOVEN et nombre d'érudits ont cru reconnaître en elle la destinataire des lettres à la *Unsterbliche Geliebte*¹. Dans son âge mûr elle eut pour maître PESTALOZZI et ce fut ce pédagogue génial qui éveilla en elle l'amour ardent de l'humanité et l'intéressa surtout à l'humanité naissante, à l'enfance.

Certes, la gloire est venue à la comtesse Thérèse Brunsvik grâce à l'affection qui l'unit à ces deux grands génies. Toutefois, aurait-elle gagné leur sympathie si elle-même n'avait été douée de qualités extraordinaires ?

Nous croyons d'ailleurs que son principal titre de gloire n'est pas tant cette amitié célèbre, que le fait qu'elle fut une des premières en Europe à reconnaître l'importance de la protection de l'enfance et de l'éducation des classes pauvres, et qu'elle devint ainsi un précurseur du « siècle de l'enfant ». Or comme le milieu où elle vivait n'était en aucune manière propice aux idées humanitaires, elle dut puiser en elle-même toutes les ressources nécessaires à la réalisation de ses grandes aspirations. Car Thérèse, lorsqu'elle eut reconnu la vocation de son existence, fut prête à sacrifier toute sa vie à cette tâche difficile : la femme aristocratique

1. L'auteur de ces lignes se permet de réserver son opinion sur ce point jusqu'à la publication du journal de la Comtesse BRUNSVIK. Ce journal semble contredire l'hypothèse généralement adoptée : des considérations personnelles empêchent cependant l'auteur de ces lignes de faire usage dès maintenant des précieuses données que ce journal renferme à ce sujet, alors qu'elle s'en est servie pour reconstituer la biographie qu'on va lire.

dut combattre des préjugés, la réformatrice dut tenir tête à l'esprit de réaction et d'avarice. Mais son âme ardente, et sa volonté de fer surmontèrent tous les obstacles, et jamais le découragement ne put s'emparer d'elle : elle se consolait en considérant la dure vie de Pestalozzi, dont l'œuvre lui a survécu tout de même pour le plus grand bien de l'humanité.

Marie-Thérèse BRUNSVIK, fille du comte Antoine Brunsvik, conseiller de la Chancellerie Hongroise, naquit le 27 juillet 1775 à Pozsony (Presbourg). Dès son âge le plus tendre, avec une constitution faible, elle eut une intelligence ouverte et, fille aînée, elle bénéficia de la tendresse particulière de son père. Elle avait hérité de l'enthousiasme de son père pour la musique. Douée d'un talent musical au-dessus de l'ordinaire, elle joua au piano, à l'âge de 6 ans, dans une société aristocratique, un concerto de Rossetti, accompagnée de l'orchestre. C'est aussi du père que lui vint l'enthousiasme pour les idées humanitaires, pour les héros de la liberté : Franklin, Washington. Son être était plein de ferveur : elle se manifesta dès son enfance dans une admiration passionnée pour son père, et après le décès prématuré de celui-ci (1793), dans le culte qu'elle lui voua. C'est cette exaltation qui en fit, selon ses propres termes, une « prêtresse de la vérité et de la justice au service de la patrie ».

Dans la vie fort retirée que la famille menait au château de Martonvásár, domaine des Brunsvik (situé à 33 kilomètres de Budapest), ces sentiments exaltés ne trouvaient point de débouché ; car la mère devenue veuve sitôt, ayant sur les bras une propriété d'une vaste étendue, il est vrai, mais portant encore les marques des dévastations causées par les Turcs, était trop occupée de ses terres pour pouvoir se consacrer à l'éducation de ses quatre enfants, Thérèse, François, Joséphine, Charlotte. Ils tâchèrent donc d'assouvir leur soif de connaissance en lisant tout ce qui leur tombait sous la main. Et pendant les quatre mois de l'hiver qu'ils passaient à Bude, ils profitaient avec passion de l'instruction qu'ils recevaient de leurs maîtres. Thérèse surtout n'en avait jamais assez, et elle encourageait ses précepteurs à lui donner des devoirs plus difficiles.

Ce fut donc un grand événement, lorsque la comtesse douairière emmena ses deux filles aînées Thérèse et Joséphine

à Vienne au printemps de l'an 1799. Vienne était en ce temps-là le centre des plaisirs mondains, mais en même temps la ville où l'on conduisit les jeunes filles pour achever leur éducation. Or pendant les seize jours qu'elles passèrent à Vienne, les sœurs Brunsvik durent prendre quotidiennement des leçons de piano du grand maître BEETHOVEN. Ces leçons n'étaient pas les cachets ordinaires d'une heure : elles embrassèrent une grande partie de la matinée et finirent seulement dans l'après-midi. Beethoven se donna tout entier à ces leçons : il devint jusqu'à la mort, l'ami sincère et affectueux qui, d'après les mémoires de Thérèse, venait entretenir cette amitié de temps à autre à Bude, à Martonvásár ou dans le château d'une autre branche de la famille Brunsvik, à Kcrompa, près de Pozsony.



Le grand événement de la vie de Thérèse fut cependant le mariage de sa sœur avec le comte Joseph DEYM à Vienne. Ce mariage contracté en 1799 ne dura que cinq ans, le comte Deym étant enlevé par la mort en 1804 et laissant la jeune veuve avec quatre enfants dans une situation bien précaire. Alors se manifesta tout d'un coup l'esprit de sacrifice de Thérèse : elle se donna à « fonds perdu », dit-elle, à sa

tâche pédagogique, tâche d'amour maternel aussi, car elle se chargea de la surveillance et de l'éducation des petits Deym. Sa véritable nature se révéla cependant au cours d'un voyage qu'elle entreprit en 1808 en compagnie de sa sœur, afin de trouver un précepteur ou un institut auquel elles eussent pu confier en toute tranquillité l'éducation de Charles et de Fritz Deym. L'importance que ces dames attachaient aux choses de l'éducation leur fit trouver insuffisantes les méthodes d'éducation usuelles. Elles visitèrent d'abord le fameux institut de Salzmann à Schnepffenthal, mais elles furent rebutées par l'esprit revêché et militaire qui y régnait. Elles finirent par s'arrêter à Yverdon, dans l'établissement de Pestalozzi où elles passèrent six semaines. La comtesse Thérèse donne dans ses mémoires une description enthousiaste de cette merveille pédagogique et elle se déclare catégoriquement disciple du maître suisse. Elle reconnaît en même temps la grande influence que Pestalozzi exerça par la suite sur le développement de son caractère. Vivre pour la patrie en améliorant les conditions d'existence du peuple, en améliorant son éducation, devenir son éducatrice, voilà désormais la grande aspiration de Thérèse. Tout ce qui précède ce grand coup de la grâce : sa vie à la Cour du Palatin à Bude en 1800 où elle gagna les faveurs de l'archiduchesse Alexandra Pawlowna, de naissance russe, épouse du Palatin, ses séjours fréquents chez sa sœur à Vienne, dont le salon fut un lieu de rendez-vous du monde musical et où elle vit journellement le grand Beethoven, puis le séjour forcé de la Cour Impériale en Hongrie en 1805-06, Napoléon ayant occupé Vienne, et les soirées musicales du Grand-Duc de Toscane à Bude où les sœurs Brunsvik furent les enfants gâtées de la société, ses voyages à Carlsbad et à Franzensbad, enfin son séjour en Transylvanie chez sa cadette Charlotta, mariée au comte Imre TELEKI, — tout cela lui sembla rapetissé, réduit à la valeur d'épisodes qui l'avaient empêché de trouver sa véritable vocation.

D'Yverdon les deux sœurs se rendirent en Italie, passant en traîneau le Mont Cenis en hiver 1809, puis elles retournèrent bientôt à Marlonvásár, la guerre s'étant rallumée entre Napoléon et l'Empereur d'Autriche. A Joséphine ce voyage procura un second mari : le baron Christophe STAKELBERG, pédagogue idéaliste, disciple de Pestalozzi qui voulut entreprendre l'éducation des enfants Deym, mais seulement en

qualité de beau-père. Thérèse resta auprès de sa sœur qui ne pouvait plus se passer de son aide, surtout dans la liquidation de ses affaires embrouillées par suite de l'occupation française. Elle l'accompagna à Witchap (Moravie) où Joséphine venait d'acheter une grande propriété, et là, dans la solitude de la campagne, pendant près de deux ans, elle se voua entièrement à l'enseignement et à l'éducation de ses petits neveux et nièces. Son journal commencé à Witchap en 1810 et continué jusqu'en 1853, — quelques années avant sa mort, — nous la montre occupée presque exclusivement de problèmes pédagogiques, psychologiques et morales ; acharnée à l'étude pour acquérir les connaissances indispensables à son propre perfectionnement et à son métier, et appliquée à pratiquer les vertus pédagogiques : fermeté, patience et persévérance.

Cette vie laborieuse et sérieuse, elle la continue après la perte de Witchap en 1812, tantôt à Vienne tantôt à Dornbach, à Hacking et à Baden — de sorte que pendant la période du fameux Congrès, lorsque tout le monde s'amusait à Vienne, Thérèse fut la seule institutrice, la seule gouvernante des enfants Deym et jouait même le rôle d'une bonne d'enfants auprès des petits Stakelberg nés du second mariage de sa sœur. Elle enseignait le grec, le latin, la musique, et surtout les langues — et tout autodidacte qu'elle était, elle réussit à se créer une méthode qui pourrait bien être comparée aux systèmes Gouin ou Berlitz.

Sa fidélité à sa vocation choisie et à sa sœur est telle qu'elle refuse les offres de mariage les plus favorables.

Cependant les affaires de sa sœur une fois mises en ordre, et elle-même avec sa famille établie à Vienne, Thérèse se dévoue à sa mère souffrante qui partage son domicile entre Bude et Martonvásár, la soignant et l'aidant à faire le ménage. Elle s'adonne au jardinage et aux soins d'une *Menschenblume*, une pupille qu'elle finit par adopter. Une nouvelle perspective s'ouvre à son activité inlassable : en Hongrie, deux mauvaises récoltes successives produisent une disette telle que les scènes affreuses auxquelles elle est obligée d'assister, remuent profondément son âme angélique et sa compassion lui suggère l'idée d'une association qui a pour but, non pas de distribuer des aumônes, mais de détourner la misère par des moyens préventifs. Elle fonde alors avec quelques autres dames de la haute société la première Association de bienfaisance des femmes en Hongrie

(*Nöbgytel*), qui a mis dans son programme la fondation d'instituts de bienfaisance de toute sorte : homes d'ouvriers, écoles, etc., établissements d'une nécessité de premier ordre dans la vie sociale moderne. En cette occasion Thérèse déploie ce talent d'organisation qu'elle consacre toujours davantage à la charité publique, et les pertes douloureuses qui la frapperont bientôt, ne feront que stimuler son activité bienfaisante. En 1821, c'est la sœur bien-aimée, la Baronne Joséphine Stakelberg qui disparaît, puis, en peu de temps, ses deux charmantes fillettes. En 1827 Pestalozzi et Beethoven s'éteignent, en 1830 la mère de Thérèse. Ses anciens pupilles, les enfants Deym, qu'elle avait élevés avec tant de soin semblaient mal tourner et son frère François, l'ami de Beethoven, musicien de talent, adonné au jeu et obéissant à ses penchants, se détourna de plus en plus de sa sœur.

Il n'y avait donc plus de liens de famille ou d'amitié qui pussent l'éloigner désormais de sa noble passion, la charité publique ; aussi voua-t-elle toute son énergie au grand œuvre de sa vie, la fondation des asiles d'enfants.

On a vu que Pestalozzi avait inspiré à Thérèse l'idée de la protection de l'enfance et il n'était besoin que d'une toute petite impulsion pour que la semence d'Yverdon portât ses fruits. Cette impulsion fut donnée par le livre du Viennois Joseph WERTHEIMER intitulé *Ueber die frühzeitige Erziehung und Kleinkinderschulen* (1825) qui lui-même n'était qu'une sorte de traduction remaniée du livret de WILDERSPIN, *On Infantschools*. Ce livre venait de formuler les idées qui avaient déjà passé par la tête de Thérèse. Sous l'influence immédiate de cette lecture elle fonda à Bude, dans une maison de sa mère, le premier asile d'enfants, qu'elle inaugura le 8 juin 1828. Elle lui donna le nom d'*Angyalkert* (Jardin des anges) et l'entretenait à ses frais. De Pestalozzi elle avait appris à reconnaître la dignité de l'enfant, et l'importance du home (*Wohnstube*). D'autre part l'état de sa patrie hongroise lui avait fait penser que le soin des petits enfants ainsi que l'éducation appliquée à temps auraient un double résultat pour son pays.

D'abord, en protégeant la vie physique des enfants pauvres, exposés à mille dangers par suite du manque de surveillance, on arriverait à sauver la race décimée par des guerres continuëllës. D'autre part, par une éducation

générale, les bases morales pourraient être posées, d'où sortirait une éducation supérieure qui amènerait à une époque où l'on pourrait se passer des prisons et des hôpitaux. De ces idées elle se fit une conviction ferme qu'elle exprime à maintes reprises dans ses mémoires ; une conviction si forte, qu'elle se mit à l'œuvre avec toute l'énergie de son être. — Les difficultés à surmonter étaient énormes ; l'esprit réactionnaire du gouvernement autrichien, l'indifférence de l'aristocratie, des intrigues innombrables élevèrent devant son activité un mur d'obstacles qu'elle finit par démolir à force de ténacité et de dévouement.

Elle ne se contenta pas seulement de fonder de nouveaux asiles d'enfants, pour la plupart à ses propres frais, mais elle songea aussi à pourvoir à leur maintien. A cet effet elle fonda auprès de chaque asile une *Société des Amies de l'Enfance*, chargée de se procurer les fonds nécessaires à l'entretien de l'œuvre. Elle eut soin elle-même des locaux, de l'ameublement, du personnel d'enseignement et déploya toute sorte d'inventions pour augmenter les ressources financières de l'œuvre : expositions d'art, bazars de bienfaisance etc.

Mais c'est surtout elle-même qui donne le meilleur exemple, en faisant des sacrifices personnels. Elle n'hésite pas à vendre tour à tour ses chevaux, ses voitures, son argenterie, ses bijoux pour alimenter le mouvement inauguré par elle, — c'est sa conscience intime qui l'y pousse — et presque toute seule elle fait triompher son œuvre. Elle développe une active propagande au moyen d'une correspondance vive et étendue ; elle agit en public et même dans la presse pour gagner des prosélytes à son idée. C'est de la comtesse Thérèse Brunsvik qu'émane l'esprit qui anime cette institution. Elle travaille à faire adopter l'amour comme principe de l'éducation, et elle se fonde en cela sur sa conviction de l'importance d'une enfance heureuse pour l'avenir de l'individu. Ce n'est pas l'instruction qu'elle considère comme but final ; c'est l'éducation qu'elle envisage ; le développement du caractère par des moyens pédagogiques. Au moyen d'occupations variées, adaptées à l'âge des enfants, elle veut les éveiller à l'amour de la vérité et de l'ordre, à la propreté, au patriotisme, et à la connaissance de leur langue maternelle. C'est elle qui donne des conseils aux maîtres d'école, qui leur fournit aussi des livres pédagogiques, exige des rapports, dirigeant ainsi ses asiles ou écoles maternelles dans un esprit tout moderne.

Le premier asile de Bude fut bientôt suivi d'un nombre toujours croissant de fondations analogues qui atteignit dans l'espace de dix ans le nombre de 88. Dans toutes les grandes villes de la Hongrie s'élevèrent des asiles d'enfants et une quantité d'autres à la campagne.

La Hongrie cependant ne lui suffit pas pour dépenser le surplus de son énergie. Elle se rend à Vienne pour y fonder l'asile du Rennweg en 1831 et passe à Munich, où sous les auspices du roi et de la reine elle fonde un asile d'enfants en 1834 ; de même à Augsburg où elle est saluée par le célèbre pédagogue Wirth. Ensuite elle passe à Ratisbonne (Regensbourg), à Wells, à Laibach et partout elle assiste, ange tutélaire, à la fondation des premiers asiles d'enfants.

En 1834 commencent ses nombreux voyages à travers l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, la Suisse et la France. En Suisse elle choisit Genève pour domicile (nov. 1837). Dans la vieille ville calviniste Thérèse Brunsvik connaît un renouveau de vie religieuse. Au cours de ses visites dans les asiles d'enfants elle rencontra de nombreux pasteurs calvinistes ; ils finirent par la gagner à leurs idées théologiques qu'elle adopta avec la ferveur qui lui était particulière. C'est ici qu'elle revoit, après tant d'années, ses nièces, filles de sa sœur Joséphine et leur père le baron Christophe Stakelberg, et elle fréquente avec eux les sermons et les exercices pratiques. Cela ne l'empêche pourtant pas de rendre visite à NIEDERER, disciple et plus tard rival de Pestalozzi, ainsi que de visiter les pensionnats modèles de Chancy et de Vernier fondés par le pasteur François-Marie-Louis NAVILLE, avec qui elle entretient pendant des années une correspondance animée.

C'est cependant pour les théories du père Girard de Fribourg qu'elle ressent la plus vive sympathie. Toute l'activité pédagogique de celui-ci — son œuvre théorique sur l'enseignement régulier de la langue maternelle et ses discours sur l'éducation et sur la psychologie de l'enfance — sont autant de sources d'une véritable jouissance pour Thérèse Brunsvik, qui ne cesse d'en parler dans son journal. Du reste, dans son journal de Genève, ce sont surtout les résumés et les critiques des sermons qui occupent une place considérable, témoins de ses préoccupations religieuses. C'est avec ferveur qu'elle embrasse cette religion tolérante et libérale, prêchée par les pasteurs NAVILLE, MONOD, RILLET, EMPETAS et d'autres.

De Genève la comtesse Brunsvik se rend au mois d'août 1838 à Paris, où sa nièce la comtesse Emma TELEKI vient la rejoindre. Les premiers temps à Paris, capitale du pays où naquit la première école maternelle, fondée par OBERLIN, en 1770, se passent à voir les curiosités de la ville et à aller dans le monde où l'on s'amuse. Les deux dames fréquentent non seulement les membres de l'aristocratie hongroise et de la diplomatie : elles ont accès dans la société française, dans les salons célèbres, ceux entre autres de M^{me} Récamier, de la duchesse de Choiseul et de M^{me} Lebrun, peintre. Ce n'est que par la suite que les noms des chefs du mouvement humanitaire commencent à dominer dans le journal de Thérèse. D'ailleurs la comtesse est reçue partout, avec respect et amitié. Elle fait la connaissance de M^{me} DE PASTORET, qui avait déjà fondé en 1801 une sorte de crèche, et en 1826 une salle d'asile, rue du Bac, et qui était la présidente du *Comité des Dames*. Thérèse Brunsvik fut impressionnée par la maison Pastoret, place Louis XV (Concorde), dont les fenêtres donnaient sur la place où jadis la guillotine faisait son œuvre sanglante. Elle rencontra aussi le vétéran du mouvement, COCHIN, qui en 1828 avait fondé l'école modèle des asiles d'enfants, — la même année où Thérèse avait fondé la sienne — et la collaboratrice de Cochin, M^{me} MILLET, mère du statuaire, femme du peintre, inspectrice générale des asiles de la France, célèbre par son excellent rapport sur les écoles enfantines en Angleterre, et par ses rapports annuels sur les travaux du Comité des Dames.

C'est cependant la connaissance de M^{me} Jules MALLET, née Emilie Oberkampf, que Thérèse Brunsvik apprécia le plus. M^{me} Mallet avait en 1835 sollicité les conseils de Thérèse, sans la connaître personnellement, mais en connaissant fort bien son œuvre. Cette dame richissime passa comme Thérèse sa vie à donner ses soins aux écoles enfantines. Comme Thérèse aussi, elle avait dès le début reconnu que la chose la plus importante pour le succès des écoles enfantines était le choix du maître, et comme Thérèse elle faisait des efforts pour créer une institution destinée à former d'abord les maîtres. A côté de ces illustres personnages Thérèse Brunsvik nomme encore Sophie REY, régente de la salle d'asile, rue de Ponthieu où Thérèse elle-même se rendait souvent, non seulement pour assister aux leçons, mais aussi pour en donner et pour

aider de ses conseils les inspecteurs et les surveillantes. C'est dans l'asile de la rue de Ponthieu, qu'on avait convoqué en juillet 1839 une séance en l'honneur de Thérèse Brunsvik, et où l'adresse de M^{me} Rey la saluait comme une haute intelligence, une âme toute de bonté, dont le « nom est depuis longtemps inscrit sur la liste des illustres bienfaiteurs de l'humanité ». C'est dans les divers entretiens avec Sophie Rey, que la conviction de Thérèse Brunsvik se raffermirait et lui fit dire que « l'éducation peut ressusciter les nations » et que « l'éducation est le grand mot, le saint mot, qui est la solution de toutes les énigmes », conviction répétée plus d'une fois dans son journal de 1838-39. Elle va voir aussi le baron Joseph-Marie DE GÉRANDO, auteur de *l'Histoire comparée des systèmes de philosophies relativement aux principes des connaissances humaines* (1822).

Ce n'est cependant pas cette œuvre si célèbre qui attire Thérèse, mais bien *Le Visiteur du pauvre* et le *Cours normal des instituteurs primaires* (1817) où elle retrouve beaucoup de ses propres idées encore flottantes. Sous l'influence de De Gérando, elle prend intérêt aux prisonniers et aux aliénés, ces classes de l'humanité souffrante fort négligées, encore à l'époque, même des réformateurs. Chez le baron de Gérando elle fait la connaissance du Florentin MAYER, grand girardiste, dont l'admiration pour le père Girard dépasse même celle de Thérèse ; du Père RAMON DE LA SAGRA, bolaniste distingué, de l'écrivain RENDU, et de beaucoup d'autres. Son journal est plein des louanges de l'Institut des Frères de l'Instruction chrétienne, fondé à Saint-Brieuc par l'abbé Jean-Marie-Robert DE LAMENNAIS, frère du célèbre Lamennais, de même que de l'orphelinat du chanoine BERVANGER à Saint-Germain, auquel Thérèse confère l'épithète d'un père Girard catholique. Nous y trouvons aussi des renseignements sur l'Institut impérial de M^{me} DE CAMPAN à Écouen, ou sur la *Villa des enfants* à Suresnes, sorte d'asile pour nourrissons.

Dans la société stimulatrice de ces personnages, Thérèse Brunsvik se sent tout à fait rajeunie malgré ses 64 ans. Elle acclame avec enthousiasme l'idée d'une Association européenne de dames pour la bienfaisance générale, laquelle se constitue en 1845 sous la présidence de la DUCHESSE D'ORLÉANS, elle prend intérêt aux problèmes tout modernes de l'éducation, tels que la coéducation ; de même elle considère des problèmes tel que le malthusianisme. L'in-

térêt pour les questions sociologiques dérive chez elle de la fréquentation du neveu du baron DE GÉRANDO qui se propose d'écrire une sociologie d'un genre tout nouveau. Or



comme Auguste de Gérando épousa plus tard la comtesse Emma Teleki, et vint avec elle en Hongrie-Transylvanie, le séjour de Paris avait ainsi non seulement créé des relations intellectuelles entre Thérèse et les Français, mais aussi des

liens de famille. De plus, le jeune Auguste De Gérando, en venant en Hongrie, en fit sa patrie d'adoption, qu'il servit par la plume et par l'épée pendant la révolution de 1848-1849. Et lorsqu'il succomba aux blessures qu'il avait reçues dans la lutte pour l'indépendance hongroise en 1848, sa femme et ses enfants, pour cause politique, se réfugièrent en France, laquelle à son tour, devint la patrie d'adoption d'Attila et d'Antonine de Gérando, le premier héritier des journaux et des autres écrits de sa grand'tante Thérèse Brunsvik, la seconde, héritière de ses dispositions pédagogiques. Et comme l'esprit de ces enfants fut nourri d'hommes tels que QUINET, RÉMUSAT, MICHELET, ces liens franco-hongrois ne se rompirent pas même après l'amnistie de 1867, quand la famille retourna en Transylvanie, ils furent entretenus encore par des séjours répétés à Paris et en France.

C'est ainsi qu'en 1876 la comtesse Marie TELEKI, femme de Max, belle-sœur de M^{me} Emma de Gérando, après un long séjour à Paris, emmena à Kolozsvár, capitale de la Transylvanie, ROGEARD, l'auteur des *Propos de Labium*, lequel, dans le salon de la comtesse, entretenait l'aristocratie transylvaine de ses causeries spirituelles, mais teintées d'un radicalisme assez prononcé ¹.

Rentrée dans son pays, Thérèse Brunsvik eut la joie de voir triompher son idée, quoiqu'on l'eût confinée personnellement dans des postes d'honneur d'où elle ne put plus participer à la direction des écoles qu'elle avait fondées, et qui s'éloignèrent de plus en plus de l'idéal proposé par elle. Cependant elle garda son influence sur le choix des maîtres et comme elle avait reconnu que le succès de l'œuvre dépendait avant tout du personnel enseignant, elle songea à la fondation d'une école normale appelée à former des instituteurs et des institutrices intelligents.

Du reste, à partir de cette époque, nous savons peu de chose de la vie privée de Thérèse Brunsvik. Les liens de famille s'étant de plus en plus relâchés par les mariages de son frère François et de ses neveux Deym, et les Stakelberg s'étant établis en Russie, il ne resta à la tendresse familiale de la vieille dame que sa nièce, la comtesse Blanche TELEKI qu'elle appelait sa fille spirituelle et qu'elle combla de son amour. La

1. Je dois ce renseignement à l'aimable obligeance de M. Victor CONCHA, professeur hon. à l'Université de Budapest.

comtesse Blanche avait bien mérité de cette appellation, ayant hérité du talent pédagogique de sa tante. En 1846 elle avait inauguré un Pensionnat National pour jeunes filles, le premier établissement moderne de ce genre en Hongrie, se proposant d'y former des jeunes filles qui fussent dignes de leur future vocation de mère et de femme patriote. La Comtesse s'intéressa beaucoup à cette œuvre et lorsque en 1848 le pensionnat dut être fermé à cause de la Révolution elle en ressentit de vifs regrets. Le procès de la comtesse Blanche, son emprisonnement par les autorités impériales pour des raisons politiques et sa condamnation à dix ans de prison qui arracha un cri d'indignation jusqu'à Victor Hugo, désolèrent aussi la bonne tante. Peu avant l'emprisonnement de sa nièce, en 1850, elle avait passé quelques jours chez elle à Pálfalva (com. de Szatmár) s'occupant à tirer des extraits de son journal qui ne formait déjà pas moins de 30 cahiers. Or le journal fut confisqué par les autorités militaires autrichiennes et ne fut restitué que bien plus tard.

Thérèse, exaspérée par le malheur de sa patrie et des siens, et désolée de voir se fermer ses chers asiles d'enfants l'un après l'autre, s'efforça d'obtenir la libération de sa nièce avant l'expiration des dix ans ; mais elle ne réussit qu'en 1857 à l'étreindre dans ses bras, à Vienne.

Elle passa ses dernières années dans une modeste retraite à Pest ou chez sa cousine la Comtesse Forray, à Bude ou à Vác. En octobre 1861 elle expira à Martonvásár où elle fut enterrée.

Sa vie se trouve le mieux résumée par PESTALOZZI lui-même qui lui adressa, en 1809, ces lignes :

« C'est la volonté de la providence que nous ayons senti ensemble un noble enthousiasme pour le perfectionnement de l'humanité. Restez fidèle à ce sentiment, ô âme noble ! Votre œuvre est d'une grande importance pour l'humanité, si vous avez la volonté de servir son bien. Je suis sûr que vous le faites avec l'énergie et avec l'inviolable fidélité hongroise ».

(Bibliothèque Pédagogique à Budapest).

MARIANNE CZEKE.